

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 14

Artikel: L'"immortelle aimée : à propos de Louis van Beethoven (1770-1827)
[suite et fin]
Autor: Humbert, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin, et pour conclure, que le professeur s'abstienne de relever continuellement et surtout les fautes de doigts. Le désir de bien faire est plus profitable au développement artistique de l'enfant que la crainte de mal faire. Il vaut mieux aller de l'avant et se tromper que s'observer sans cesse de peur d'errer. Les fautes ne doivent pas être pour l'enfant un objet de terreur, ce qui ne manque pas d'arriver, lorsqu'on exige de lui une parfaite correction. Ce qu'il importe de développer, encore une fois, c'est l'exécution vivante, riche en signification, et non la correction ; l'art et non la technique. Celle-ci a encore le désavantage d'exiger, pour être parfaite (il n'est question ici que des enfants), une attention soutenue, une tension d'esprit incompatibles avec la création artistique spontanée ; de plus, en ramenant continuellement l'attention sur la technique, on l'oblige à se fixer sur ce qui n'est, en définitive, ni l'art, ni la musique.

Est-ce dire que, toutes ces utopies étant une fois passées à l'état de réalités, le trac aura disparu ? Non, sans doute. Il ne sera que moins grave et moins fréquent. Pour le prévenir d'une façon vraiment efficace, il faudrait que la réforme de l'enseignement de la musique préconisée ici s'étendit à toutes les branches de l'instruction primaire et secondaire, et que les pédagogues prissent l'habitude de considérer l'enfant non plus comme une machine à faire ceci ou à emmagasiner cela, mais comme une individualité qu'il faut révéler à elle-même et rendre indépendante.

Le meilleur maître sera celui dont l'élève pourra le plus tôt se passer.

Th. L. LEEMAN.

LA VIE MUSICALE publiera dans son prochain numéro des
„ Notes sur le théâtre ” de M. Adolphe Appia.

L'« IMMORTELLE AIMÉE »

A propos de Louis van Beethoven (1770-1827)

(SUITE ET FIN)

« Giulietta Guicciardi — j'emprunte à Victor Wilder les quelques notes suivantes et que lui-même a puisées aux sources les plus sûres — appartenait à une famille de vieille noblesse, originaire du duché de Modène, établie depuis longtemps dans les provinces milanaïses. Au commencement de l'année 1800, son père, le comte François-Joseph Guicciardi, vint se fixer à Vienne, où nous le trouvons, en qualité d'attaché de la chancellerie du royaume de Bohême. Sa femme, la comtesse Suzanne, appartenait à la maison des comtes de Brunswick, dont Beethoven était le commensal favori. Quant à Giulietta, née le 23 novembre 1784, elle n'avait pas tout à fait dix-sept ans lorsque Beethoven s'en éprit... »

Beethoven fut « éperdument » amoureux de Giulietta. Pour quelles raisons, bien qu'elle lui rendit son amour, Giulietta épousa-t-elle, le 3 novembre 1803, le comte Wenceslas-Robert Gallenberg, compositeur de ballets de très médiocre valeur ? C'est ce que nous ne saurons jamais ; mais, une fois de plus, nous voyons combien, de son vivant, l'homme de simple talent prime toujours le génie !

Après un séjour d'une quinzaine d'années en Italie, la comtesse revint

à Vienne avec son mari qui faisait partie du personnel de l'impresario Barbaja. Une conversation de Beethoven avec son ami et « famulus » Schindler nous donne des nouvelles du couple Gallenberg... Oh ! les précieux carnets de conversation du musicien *sourd* ! Feuilletés jaunis par l'usage et par le temps, mais qui, mieux que toute autre chose, nous révèlent l'homme même !... Donc, chargé par le maître d'une démarche purement administrative (il s'agissait de réclamer la partition de *Fidelio* qui se trouvait au théâtre, dans la bibliothèque dont Gallenberg avait la garde), Schindler revient en disant :

« Il (Gallenberg) ne m'a pas inspiré aujourd'hui une grande estime pour lui », à quoi Beethoven répond : « J'ai été, à son insu, son bienfaiteur, par l'intermédiaire d'autres personnes ». Et Schindler réplique : « C'est ce qu'il devrait savoir, afin d'avoir pour vous plus de respect qu'il ne semble en avoir. » Après un moment d'hésitation, d'incertitude, Beethoven demande enfin à son interlocuteur (ceci ressort du contexte), s'il n'a pas aperçu la femme de Gallenberg, et il ajoute (en un français que nous citons textuellement !) :

« j'étois bien aimé d'elle et plus que jamais son époux — il étoit pourtant plutôt son amant que moi, mais par elle (N. B. — ce passage est modifié plusieurs fois et biffé) j'en apprenois de son misère et je trouvais un homme de bien qui me donnoit la somme de 500 fl. pour le soulager — il étoit mon ennemi, et c'étoit justement la raison que je fasse tout le bien que possible. »

« C'est pourquoi, affirme Schindler, il m'a dit encore [de vous] « c'est un homme insupportable », c'est sans doute par pure reconnaissance. Mais, Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !! » Puis il ajoute, en français, quelques mots dont il faut évidemment compléter le sens : « Madame la comtesse ? — était-elle riche ? — elle a une belle figure jusqu'ici. — Mons. G. — est-ce qu'il y a long temps, qu'elle est mariée avec mons. de Gallenberg ? »

Enfin, Beethoven trace encore ces mots qu'il encercle d'un trait vigoureux : « elle est née Guicciardi », et, sur le feuillet suivant : « ell' était prise (?) qu'épouse de lui avant son voyage [les deux derniers mots sont de la main de Schindler] de l'Italie — arrivé à Vienne [ces trois mots également de la main de Schindler] elle cherchait moi pleurant, mais je la méprisois. »

La comtesse n'avait du reste, depuis son mariage, plus revu Beethoven. Elle mourut, bien des années après lui, le 22 mars 1856, — elle mourut sans avoir livré son secret, ne laissant d'autre trace glorieuse que cette dédicace de la main du maître, sur le manuscrit de la sonate *op. 27, n° 1, en ut dièse mineur* : « à la comtesse Giulietta Guicciardi » !

Tout le reste est hypothèse ou, pis encore, légende romanesque. L'hypothèse c'est que Giulietta serait la destinataire de la lettre, l'« Immortelle Aimée » ; la légende, que Beethoven, désespéré et jaloux, aurait tenté de se laisser mourir de faim. Occupons-nous de la première seulement.

Beethoven aima Giulietta Guicciardi, qui le lui rendit bien, de 1800 à 1802. Mais, si les rapports qu'ils entretenirent permettent de croire que la lettre date bien de cette époque, il se trouve malheureusement que les jours et dates indiqués par Beethoven ne correspondent pas à ceux de l'année 1800, seule année qui, pour une foule de raisons trop longues à énumérer ici, puisse entrer en ligne de compte.

C'est sur ces considérations et sur d'autres, absolument concordantes, que Thayer, en vrai biographe qui ne veut pas seulement détruire, mais cons-

truire, — construire une vie ! — entreprend de prouver que la lettre fut adressée non pas en 1800 à Giulietta Guicciardi, mais *six* ans plus tard à sa cousine, Thérèse de Brunswick. Il va plus loin et il affirme que Thérèse était l'objet des projets de mariage que le maître caressa en 1810.

On sait, il est vrai, que la comtesse Thérèse de Brunswick est l'original d'un portrait à l'huile que Beethoven conserva religieusement, et qui portait, sur le revers du cadre, cette dédicace :

Au génie incomparable,
Au grand artiste,
A l'homme de cœur !

T. B.

Mais cette « froide et méprisante » image serait-elle vraiment celle de l'« Immortelle Aimée » ? « Comment, dit fort bien M. T. de Wyzewa, aurait-elle pu se donner toute à Beethoven, avec ce front étroit, ces lèvres pincées, avec l'orgueil familial que sans doute elle avait dans l'âme ? » On sait bien que des relations de profonde amitié existaient entre la famille de Brunswick et Beethoven, qui était l'hôte assidu de la maison. Thérèse et son frère Franz, que le musicien tutoyait, étaient parmi les plus grands admirateurs du maître. Mais de là à échaffauder tout un roman d'amour et de mariage projeté, comme l'ont fait Thayer, avec l'apparence de la science, et Mariam Tenger avec le laisser-aller de la fantaisie la plus désordonnée, il y a vraiment loin. Le comte Géza, fils de Franz de Brunswick, déclarait formellement, en 1865, que la fameuse lettre n'avait pas été adressée à sa tante ; et, plus tard encore, sa sœur, la comtesse Marie, écrit : « Je n'ai jamais entendu parler de rapports intimes, ni d'aucune passion entre Thérèse de Brunswick et Beethoven, tandis que l'amour profond que le maître avait ressenti pour la cousine de mon père, la comtesse Guicciardi, servait souvent de thème à la conversation. »

Nous l'avons fait entendre assez clairement — les preuves absolues sont du domaine de l'érudition —, l'« Immortelle Aimée » ne peut pas être Giulietta Guicciardi. Elle n'est pas davantage Thérèse de Brunswick. Elle l'est d'autant moins que, comme l'a fait remarquer le Dr Kalischer, Beethoven se serait trompé (l'année 1806 pouvant alors seule être admise) et de date et de jour ! Or, quelle qu'ait été l'étourderie légendaire de Beethoven, il est inadmissible qu'il ait commis cette erreur à trois reprises.

Qui sera-t-elle ?

En désespoir de cause, et bien un peu à la légère, M. Th. Frimmel jetait plus récemment entre les combattants — car, en nos jours de luttes de partis, il y a naturellement « Guicciardistes » et « Brunswickistes » ! — le nom de Madeleine Willmann.

Madeleine Willmann, c'est cette jeune cantatrice dont Thayer et Wilder racontent que « toute jeune, elle avait été avec Beethoven au service de l'Electeur de Cologne. Maintenant (c'est-à-dire en 1795) qu'elle revenait triomphante de Venise, avec un talent singulièrement grandi et dans tout l'éclat de sa beauté, Madeleine refusa d'accepter le nom glorieux de Beethoven... Lorsqu'il vint lui offrir sa main, la sotte éclata de rire au nez de son adorateur et l'éconduisit sans façon, le trouvant « trop laid et à moitié fou ».

Ah ! Beethoven pouvait bien s'écrier, comme il le fit dans les dernières années de sa vie : « Hélas ! c'est seulement dans le monde idéal que je trouverai

de la joie. L'amour et l'amitié n'ont rien fait que de me meurtrir ! » Il pouvait bien écrire à son élève, Ferdinand Ries : « Mille compliments à votre femme, moi, hélas ! je n'ai point de femme ! je n'en ai jamais trouvée qu'une que j'aurais voulu avoir, et jamais je ne l'aurai. »

Quant à l'Aimée que son génie immortalisa, elle ne fut en aucun cas Madeleine Willmann ! A vingt-cinq ans (car il s'agirait alors de l'année 1795), quelle qu'ait été la maturité de Beethoven, il ne peut avoir écrit cette lettre dont on a dit : « c'est un chant plutôt qu'une lettre, un chant d'amour fiévreux et saccadé, comme tel finale des derniers quatuors. »

Mais j'ai omis un ... détail.

La lettre est écrite au crayon, Beethoven le dit du reste. Elle est écrite sur une feuille de papier à la cuve, pliée deux fois, papier tel qu'on en utilisait à Vienne vers 1800. L'écriture, à en croire M. Th. Frimmel, qui a étudié avec un soin tout particulier les graphismes du maître, est d'après 1800, mais, semble-t-il, d'avant 1815. Entre deux des feuillets se trouvait une branche de lilas desséché, dont Mariam Tenger fait des « immortelles », pour le besoin de sa cause. Et sait-on où elle a été retrouvée cette lettre précieuse, objet de tant de discussions ? Dans le tiroir secret d'un meuble ayant appartenu à Beethoven !

La lettre n'a pas l'aspect d'un pli postal ; elle ne porte pas d'adresse, pas de timbre, pas de cachet, pas de date.

A-t-elle jamais été expédiée ? A-t-elle jamais été reçue ?

Peu importe, en définitive. Une chose est certaine : une Femme (anonyme pour nous, l'« Immortelle Aimée ») a inspiré à Beethoven les sentiments puissants et passionnés dont la lettre est le reflet vivant, les sentiments qui — amplifiés par sa sensibilité de génie, cette sensibilité que Flaubert disait une sensibilité d'« écorché » — lui donnèrent la force de vivre et de créer une *Appassionata*, dédiée à Franz de Brunswick, une *Sonate en ut dièse mineur*, dédiée à la comtesse Giulietta Guicciardi, une *IX^{me} symphonie* enfin, cet hymne grandiose à la Joie, à la Joie divine ou, mieux encore, à la Joie de l'homme qui, après avoir vaincu toute souffrance, s'est élevé au-dessus des contingences terrestres.

Cette femme — quelle qu'elle soit — est bien réellement immortelle, — l'« Immortelle Aimée ».

GEORGES HUMBERT.

*** LA MUSIQUE EN SUISSE ***

(De nos chroniqueurs particuliers)

Aarau. Le « Sängerbund », société chorale d'hommes que dirige M. H. Hesse, vient de donner, le 8 mars, son second concert de l'hiver. Des chœurs de Gust. Weber, G. Angerer, S. Breu, M. Brunner et J. Rheinberger (*Hymne à la musique*, avec accompagnement de piano) ont présenté la société sous un jour favorable, mais sans rien offrir d'extraordinaire. Quant aux solistes, ils se sont montrés les artistes que nous savions : M^{lle} L. Burgmeier a enchanté ses auditeurs, grâce à sa voix d'alto merveilleusement veloutée et à ses interprétations aussi impressionnantes qu'expressives. M. Hans Kötscher, l'excellent « Concertmeister » bâlois, a joué avec